

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 23

Artikel: Lo tserdon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

après quoi la raison paraissant à jamais revenue, on le rendit à la liberté. N'aurait-il pas mieux valu qu'on le gardât toujours ?

Sans ressources, sans amis, souffrant de sa maladie de cœur passée à l'état chronique, presque méconnaissable ; et bien qu'on en dise, l'esprit encore affaibli, Firmin Madel n'eut même point le courage de songer au suicide, dont l'idée autrefois l'avait un instant hanté.

Maintenant, au sortir de cette maison de fous, l'air et la liberté et la vie lui plaisaient. Il pensa alors sérieusement au travail, mais il ne possédait plus de protections ; et partout on le refusa, n'osant occuper cet homme récemment sorti d'un asile d'aliénés.

Et pourtant il voulait vivre ! Il songea à la province et y chercha un refuge, espérant trouver moins de difficultés qu'à Paris. Hélas ! il se heurta aux mêmes refus. D'ailleurs, que savait-il faire ?

De nouveau il erra dans les rues, morne, désespéré, demandant n'importe quel travail qui lui permit de gagner sa vie, qui lui permit de manger ! Il ne lui restait absolument rien, et, maigre, affamé, en haillons, l'esprit trébuchant, ce fut avec joie qu'il accepta l'offre faite par un rémouleur de l'aider dans son travail. Pour cela, du moins, il n'était pas nécessaire de faire un long apprentissage, et cet homme ne lui demandait rien de son passé. Misère des misères ! Firmin le remplaça dans les villages environnants, faisant des tournées quotidiennes, tandis que l'autre restait et travaillait au logis.

Il repassait mélancoliquement les couteaux et les ciseaux ; mais qui donc eût osé supposer que, sous les yeux de ce misérable rémouleur attentif à sa besogne, le souvenir des jours prodigues revenait sans cesse, et que, bien souvent, lorsqu'on le croyait absorbé dans la contemplation d'une lame fine et tranchante, il revoyait là-bas, dans le lointain de sa vie, le vieux château où ses premières années s'écoulèrent toujours envieuses de l'avenir.

Hélas !

Eh bien ! peu à peu, sans même qu'il s'en aperçût, ce souvenir lui devint moins dououreux.

Peu à peu, son front se dérida, la pâleur de son visage disparut, la quiétude de son esprit revint. Firmin Madel travaillait, et le travail régénère. Le curé des Mousseux, ce médecin de l'âme, ainsi que le docteur X..., ce médecin du corps, ne le lui avaient-ils pas dit !

Oui, certes, tout humble qu'il était, ce travail n'en apportait pas moins à ce pauvre être désillusionné la tranquillité de l'âme si longtemps absente.

Il n'eut plus le regret de la veille, il n'eut plus le souci du lendemain ; son pain laborieusement gagné lui sembla meilleur que les mets les plus délicieux, et l'eau claire, que parfois dans ses courses à travers la campagne il but à la source, s'agenouillant dans l'herbe haute et parfumée, lui parut plus savoureuse que les vins dont il s'était grisé. Un rayon de soleil mit plus de joie dans son cœur que n'en mit jamais le reflet de cet or si bêtement gaspillé, et la chanson des branches caressa plus doucement son ouïe que l'avait jamais fait le choc cristallin des verres dans ses nuits d'orgies.

Firmin Madel travaillait ! Et c'est ainsi que son corps et son esprit se fortifièrent.

Entièrement guéri, il voulut revoir son pays,

son village des Mousseux ; et de ses petites économies il put enfin payer son voyage et acheter une meule. Ce qu'il faisait ici, ne le ferait-il pas là-bas ?

Vous dire que le château avec ses murs noirs ne l'impressionna pas, serait mentir. Vous dire qu'il pénétra sans émoi dans la petite église, serait injuste ; mais je puis affirmer qu'il ne regrettait pas une heure ce temps du passé où le château lui appartenait.

Une nouvelle génération d'enfants s'abattit dans les chemins verts à la sortie de l'école, et les plus anciens du pays ne le reconnaissent pas.

Le vieux Jobin était mort depuis longtemps, et M. le curé avait forcément pris sa retraite. Il alla le voir et se nomma...

Le digne homme faillit tomber à la renverse. La résurrection d'un mort ne l'eût pas surpris davantage ; mais la surprise passée, il remercia Dieu du fond du cœur et embrassa cordialement son ancien élève, sans honte du pauvre rémouleur.

Firmin Madel habite le village des Mousseux, et il continue son même travail. Il a dit son nom hautement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, mais bien peu l'ont cru.

On ne peut pas s'imaginer qu'il en soit réduit à ce misérable métier. M. le curé lui a proposé de lui trouver une autre occupation, Firmin a refusé. « Maintenant je suis trop vieux, » dit-il. La vérité est qu'il se trouve heureux ainsi

Et bien souvent, il repasse les couteaux et les ciseaux devant les fenêtres du château, ces fenêtres d'où s'envolaient, les ailes grandes ouvertes, tous ses rêves d'adolescent...

Lo tserdon

Ne sé pas se lè z'amoeirão d'ora font coumeint dein mon dzouveno temps ; mà adon, quand on valottet s'efifaravè de 'na petita pernetta et que volliavè savai se le l'amavè, l'allavè couilli on tserdon, dè cllião que coumeincivont à elliori ; lâi fratsivè lo bet avoué son couté et lo mettai à n'on cáró on part dé dzo. Se, ein après, lo tserdon avai recru, l'afférè allavè bin, la gaupa peinsavè à li ; mà se lo tserdon avai chétsi, adieu Dian ! la grachâosa ne s'en tsaillessâi pas. Et lè bouébettès fasont assebin lo mémo commerce po savai à quiet s'en teni su lè lurons que lão trottavont pè la tête.

Madama dè Boutavan avai onna serveinta qu'on lâi desai Marion, qu'étai onna brava felhie ; mà la pourra drola ne fasai pas veri la téta ài valets, kâ l'étai tota bossua, et sa bosse n'atterivè diéro lè bio lurons. Mâ, on a bio avai onna bosse, cein ne grâvè pas d'avai on petit tieu que preind fû, et dè soità on chaland. Parait bin que cllia pourra bouéba peinsavè à n'on galé luron, kâ onna demeindze, ein sè promeneint pè lo prâ, on la ve sè clliennâ po copâ on tserdon.

Sa camerâda, onna crouïe sorcière, qu'étai couseenâre dein la méma pliace, et que l'avai vussa copâ lo tserdon, lo redipettâ ài vòlets et ài vesins, qu'en

rizaront gaillâ, kâ ne poivont pas s'en rayâ de cein que 'na tsanera dè petita bossua aussè lo toupet d'être amœirâosâ, et la fasont einradzi ein lâi déemandeint se son galé étai lo valet ào syndiquo ào bin cé ào conseiller.

Ne faut pas payi lè dzeins po mau férè ; lo font sein mounia. Po bin poâi s'amusâ dè cllia serveinta, lè z'autro décidaront dè lâi férè onna petita farça ; tsertsiront iô l'avai catsi son tserdon, et quand lo momeint d'allâ vouâti se l'avai recru fut quie, l'alliront ein copâ ion tot bio, tot frais, que mettiront à la pliace dè l'autro.

Quand la Marion allâ po vairè, et que le lo trovâ tant bio, le châotâ dè dzouïe, et l'étai tant bienhirâosa que l'allâ lo montrâ ài z'autro ; mà recaffront tant ein la couïeneint, que lè coumeincâ à sè démaufiâ d'ouïe et que le sè mette à pliora coumeint on vé.

Mâ madama dè Boutavan, qu'étai onna brava et bouna dama et à quoui la couseenâre avai contâ l'afférè, ein fut ein colére, kâ cein lâi fasai maubin qu'on s'amusai dinsè dè la pourro Marion. Le lo fe pas vairè ; mà le sè peinsâ dè lão bailli onna bouna aleçon. L'arrevâ justo ào momeint iô la pourro drola tegnâi onco son bio tserdon. Le fe état dè lo volliâi vairè et quand l'eut vu que l'étai tant bio, le fe à la serveinta :

— Eh bin, tot est de, vutron galand peinsè à vo, et po su ne vint bintout ètré dè noce ; mà, po sè bin mariâ, faut on trossé. Eh bin, vouaiquie po vo z'en férè ion !

Et m'einlevine se le lâi baillâ pas dou beliets de cinq ceints francs, que ma fâi lè z'autro àovressont dâi ge coumeint dâi portès dè grandze.

Ma fâi, lo tserdon n'a pas meintu. Yon dâi vòlets qu'avai étâ lo plie einradzi po embétâ la Marion, coumeincâ à trovâ que sa bosse n'étai pas tant granta, et fut tot-dzenti avoué du adon ; lâi volhie contâ fleurette po dè bon ; mà sein lo pas que la Marion l'attuâ, et ein àoton, le sè mariâ avoué lo vòlet à la mère Metanna, on dzenti coo, bon à l'ovradzo, et l'on fé on galé ménadzo et vicu diés què dâi tiensons.

Pourquoi porte-t-on les moustaches ?

Un chercheur voulant se rendre compte des diverses raisons qui justifient le port de la moustache a interrogé à ce sujet un millier de personnes. Voici les renseignements obtenus :

- On porte des moustaches :
- Pour éviter de se raser. — Réponse de 69 personnes.
- Pour éviter de s'enrhummer, 32 personnes.
- Pour cacher ses dents, 5.
- Pour dissimuler un nez proéminent, 5.
- Pour éviter d'être pris à l'étranger pour un Anglais, 7.
- Parce qu'on est au service militaire, 6.